

L'enchevêtrement des Sens*

O Entrelaçamento dos Sentidos

Florence Lévi

Universidade da Nova Sorbonne (Paris III)

RESUMO : Ainda que cada um dos sentidos esteja ligado a um órgão particular, produzem-se interferências, enlaces entre os sentidos, os quais expomos aqui a partir de um *corpus* extraído da obra do padre jesuíta António Vieira (1608-1697).

PALAVRAS-CHAVE : Órgãos dos Sentidos; Corpo; Sagrado; Tocar.

RÉSUMÉ : Bien que chacun des sens soit lié à un organe particulier, il se produit des interférences, des enchevêtrement entre les sens, que nous exposons ici à partir d'un *corpus* extrait de l'œuvre du père jésuite António Vieira (1608-1697).

MOTS-CLÉS : Organes des Sens; Corps; Sacré; Toucher.

Traditionnellement, on parle d'arithmétique et de hiérarchie des sens – au nombre de cinq ou six. Et l'on cherche à déterminer lequel des cinq sens occupe le haut de l'échelle. Les historiens concluent à la primauté de tel ou tel sens à telle époque, les anthropologues observent des différences dans la hiérarchie selon les sociétés et les cultures. Des chercheurs, des essayistes, centrent leur analyse sur la spécificité d'un sens par rapport à un autre. Or, comme l'écrit Alain Corbin¹, il est temps d'observer les interférences entre eux. À vrai dire, même lorsque la primauté est attribuée à un des sens, il est souvent observé qu'il interfère avec un autre (vision et audition, vision et toucher, etc.). C'est le cas des philosophes et des poètes (que l'on songe par exemple aux « Correspondances » de Baudelaire).

Ce sont ces interférences, ces enchevêtrements, que je me propose d'analyser ici, à partir d'un corpus extrait de l'œuvre d'un jésuite portugais du XVII^e siècle, le père António Vieira, et qui permet d'envisager l'enchevêtrement des sens en rapport avec la perception du sacré.

Situons brièvement le personnage : né en 1608, mort en 1697, il a produit une œuvre considérable : des sermons, une *Histoire du Futur*, une vaste correspondance. Héritier de la pensée d'Ignace de Loyola, exégète, il fut influencé par le messianisme juif, ce qui lui vaudra d'être inquiété par le Tribunal de l'Inquisition... Rhétoricien admirable, son écriture peut être définie comme baroque.

HYPERTROPHIE DE LA VUE ET IMPORTANCE DE L'OUÏE

L'hypertrophie de la vue est liée à l'importance du thème de la prophétie dans l'œuvre de Vieira et dans sa vie. Les prophètes sont des *videntes* (des voyants). Leur vue particulièrement aiguë leur permet de voir le futur. Ce sont des interprètes particulièrement clairvoyants des Saintes Écritures et de leur sens caché. Spinoza voyait en eux des êtres humains pourvus d'une grande imagination (*Traité théologico-politique*) ; Vieira les perçoit comme des visionnaires,

le paradigme en étant Daniel, qui sut deviner et interpréter le rêve de Nabuchodonosor.

La vue est privilégiée aussi dans ce que Vieira considère – pour se démarquer de la pratique des Dominicains – comme l'idéal de la prédication : il est fondamental de faire voir pour persuader. Un bon prédicateur ne se contentera pas de prêcher par des paroles, mais s'adressera surtout à la vue des auditeurs, car c'est ainsi qu'il pourra les émouvoir :

Voilà un prédicateur en train de prêcher la Passion, il en arrive au prétoire de Pilate, il raconte comment ils firent du Christ un roi pour rire, il dit qu'ils prirent un manteau de pourpre et le posèrent sur Ses épaules, l'auditoire écoute tout cela avec beaucoup d'attention [...]. On ouvre à ce moment-là un rideau, apparaît l'image de l'*Ecce Homo*, les voilà tous prostrés à terre, les voilà tous à battre la coulpe, voilà les larmes, voilà les cris, voilà les clameurs, voilà les gifles, que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui est apparu de nouveau dans cette église ? Tout ce qu'a découvert le rideau, avait déjà été dit : cette couronne et ces épines, ce sceptre et ce roseau. Alors si tout cela n'avait produit aucun émoi, pourquoi tant d'émoi maintenant ? Parce qu'avant on entendait *Ecce Homo*, et que maintenant, on voit *Ecce Homo* : le discours du prédicateur entrait par les oreilles, la représentation de cette figure entre par les yeux. Savez-vous, prêtres prédicateurs, pourquoi nos sermons n'éveillent guère d'émoi ? Parce que nous ne prêchons pas aux yeux, nous ne prêchons qu'aux oreilles.²

La cécité est un topos récurrent : Vieira distingue la cécité les yeux fermés et la cécité les yeux ouverts. Cette dernière est celle des scribes, des pharisiens, des hérétiques, des Gentils, des Juifs. Mais elle est aussi – et davantage encore – celle des catholiques, car la foi aurait dû leur ouvrir les yeux.

Le regard de Dieu est tout puissant. Telle une mère, il enfante. Vieira évoque souvent l'accouchement (*parto*) des yeux de Dieu. C'est ainsi que fut créé le royaume du Portugal et annoncé le Quint-Empire, à la suite de la promesse faite par le Christ à Ourique³.

Si saint Pierre finit par se repentir d'avoir renié Jésus, c'est parce que le Christ l'a regardé. Si Abraham est prêt à sacrifier Isaac, c'est parce qu'il a l'intime conviction que Dieu le regarde :

[...] et comme Abraham avait la certitude que Dieu le verrait et que les yeux de Dieu allaient être les spectateurs de cette grande scène, c'est avec cette pensée et pour ce motif qu'il se résolut à sacrifier son fils.⁴

Mais l'ouïe est un sens important aussi. Il faut savoir écouter. Nous avons une bouche et deux oreilles, donc il faut écouter deux fois et parler une fois (comme le dit le proverbe toujours en usage : *Duas orelhas, uma lingua : ouve duas vezes por cada vez que falas*).

PERMUTATIONS D'ORGANES

L'ouïe et la vue

Il arrive que les sens soient exercés par un autre organe que celui par lequel ils exercent naturellement leur fonction.

Dans la Bible (Exode 20, 18), lors du récit du don par Dieu à Moïse des Tables de la Loi sur le mont Sinaï, il est écrit que « tout le peuple voyait les voix ». Vieira commente cette phrase étonnante : les voix seraient-elles visibles ? Oui, quand ce sont des voix divines, car elles sont des actes et non des paroles. Interprétation différente de celle de Philon d'Alexandrie :

Si la voix des mortels s'adresse à l'ouïe, les oracles nous révèlent que les paroles de Dieu sont, à l'instar de la lumière, des choses vues⁵.

L'explication qu'en donne Vieira est d'autant plus intéressante qu'on la retrouve pour expliquer d'autres processus de substitution d'un sens par un autre :

Le mont Sinaï était en flammes, Moïse était transporté en Dieu, *facie ad faciem*, Dieu était devenu un sculpteur imprimant des caractères sur les Tables de la loi, et à la vue d'une vision si étonnante, les sens humains sortirent de leur sphère ; et les hommes voyaient avec leurs oreilles et entendaient avec leurs yeux : *Populus autem videbat voces*⁶.

« Les sens humains sortirent de leur sphère » : une situation exceptionnelle est donc à l'origine de ce phénomène dont on ne sait si on doit le qualifier d'« inouï » ou de « jamais vu », qui est en tout cas remarquable et étonnant. Les voix qui, normalement, sont perçues par l'organe de l'ouïe, sont ici perçues par l'organe de la vue. Le sens de la vue sort de sa sphère, le sens de l'ouïe sort de la sienne. Comment l'expliquer ? Est-ce irrationnel ? Quelle en est la raison secrète ? Il s'agit de la voix divine, donc du domaine sacré et religieux. On peut, semble-t-il, rejoindre Jean-Louis Chrétien lorsqu'il écrit :

Cet entrelacs de la vision et de l'audition, selon lequel chacune est lourde de l'autre, du creux d'elle-même, comme de son propre excès, est nettement affirmé dans les traditions religieuses juives et chrétiennes⁷.

Et, de fait, il est malaisé de savoir si, dans la Bible, la primauté est accordée à la vue ou à l'ouïe. *Chéma Israël* (Écoute Israël) revient sans cesse, mais le topos de la vue et de la cécité est récurrent aussi. Si l'on en croit Catherine Chalié, « les maîtres de la tradition hébraïque n'opposent pas la grandeur de l'écoute aux tentations du voir, mais ils enseignent comment l'écoute rend

visible le monde »⁸.

Le goût et la vue

Lorsque Vieira évoque l'épisode biblique de la manne envoyée aux Hébreux dans le désert, il fait remarquer que cet aliment (*manhu*, en hébreu, qui signifie « Qu'est-ce que c'est ? ») lassait les Hébreux non pas à cause de son goût, mais de son apparence, toujours identique. Ce sont les yeux et non le palais qui étaient dégoûtés, comme le dit le texte hébraïque lui-même : « Nos yeux n'ont plus rien que la manne ! » (Nombres 11,6) :

Je dis que le dégoût de la manne n'était pas dans le goût, il était dans les yeux. Ce que goûtaient les Hébreux, c'était tout ce qu'ils désiraient : mais tout ce qu'ils voyaient, ce n'était que la manne. De la manne au dîner, de la manne au souper, de la manne aujourd'hui, de la manne demain, toujours de la manne. Et comme toute la variété était pour le goût et que pour les yeux il n'y avait ni variété ni différences, c'étaient les yeux qui étaient dégoûtés⁹.

Cela est à rapprocher de l'exégèse par Vieira du péché d'Adam et Ève : Ève a goûté du fruit défendu, mais son péché est davantage un péché de la vue que du goût, puisque tous les péchés commis par elle se ramènent, écrit-il quelque part, à des péchés de la vue.

Les sens interfèrent, permutent. Les organes des sens étant des orifices, c'est-à-dire métaphoriquement, des portes, les objets extérieurs peuvent entrer ou sortir, d'une part, et ils peuvent, d'autre part, avoir des caractéristiques différentes, voire opposées. Ainsi, par l'oreille d'Ève est entré le venin du serpent, alors que par l'oreille de Marie est entrée l'annonce de la venue de Jésus :

Ève a entendu, Marie a entendu : Ève, le démon,
 Marie l'ange : Ève a reçu dans son esprit la tromperie,
 et dans son ventre le fruit maudit : Marie a conçu
 dans son esprit la vérité, et dans son ventre le fruit
 béni [...] ainsi, de même que par les oreilles de la
 première femme est entré dans le monde le venin
 et la mort, de même par les oreilles de la seconde
 (et en moins d'une seconde) est venu au même
 monde le remède et la vie¹⁰.

Autrement dit, l'oreille semble connotée moralement. Simple procédé rhétorique ? On le retrouve par exemple lorsque Vieira explique, à propos des larmes de saint Pierre, que l'amertume est placée dans les yeux et le goût dans un sens aveugle (la bouche), et qu'il en tire une conclusion de moraliste : le but en est que le pécheur voie les yeux ouverts ce qu'il a dévoré les yeux fermés¹¹.

Parfois, ce sera seulement une image poétique : c'est ainsi que la voix de saint François Xavier sonne aux oreilles de ses auditeurs de la même manière que la manne est pleine de saveurs dans la bouche des Hébreux :

Ainsi, de même que la manne dans la bouche de celui qui la mangeait avait la saveur qu'il souhaitait, ainsi la voix de Xavier, aux oreilles de celui qui l'entendait, sonnait comme il l'entendait¹².

Chez Vieira, il y a donc substitution, interchangeabilité, permutation, échange. Mais peut-on parler d'« usurpation », terme qu'emploie saint Augustin ?

[...] lorsque les autres sens veulent entrer dans la connaissance de quelque chose, ils usurpent en quelque manière l'office de voir, qui appartient aux yeux par prérogative et par éminence¹³.

Il me semble que non, pour la simple raison que Vieira est avant tout un prédicateur, et non un philosophe (même si certains de ses écrits relèvent de la philosophie). Lorsqu'il parle des sens, ce n'est pas en liaison avec la connaissance, mais avec la foi ou avec l'éthique.

LES SENS FACE AU CORPS SACRÉ

Le Saint-Sacrement

Il tient une place considérable dans les sermons de Vieira¹⁴. Vieira est théologien et il écrit à l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme. Or, on sait les débats suscités alors par la croyance dans la réalité ou la symbolique de l'eucharistie. Les paroles du Christ – *Hoc est corpus meum* – étaient prises au pied de la lettre par les « réalistes », tandis que les « symbolistes » considéraient avant tout le fait du langage et refusaient d'en déduire une opération physique sur les choses.¹⁵ Pour Vieira, le Saint-Sacrement est une institution paradoxale : si les sens croyaient ce qu'ils témoignent, ils ne pourraient croire au sang et au corps du Christ, car ce qu'ils voient et goûtent, c'est le pain et le vin. C'est donc la foi qui permet cette conversion de la vision et du goût :

La vue dit qu'elle voit du pain, l'odorat, qu'il sent du pain, le goût, qu'il goûte du pain, le toucher, qu'il palpe du pain, et même l'oreille quand on coupe l'hostie, qu'elle entend du pain ; mais moi, faisant fi de mes sens eux-mêmes et du témoignage incontestable de tous les cinq, je crois que là il n'y a pas la substance du pain, et que la substance qui se cache sous ces accidents, entière et parfaite en chacune de ses parties les plus infimes, est le corps tout entier du Christ. Et pourquoi est-ce que je crois le plus fermement possible tout cela, que je ne vois ni ne sens, à l'encontre de ce qu'il me semble sentir et voir ? Parce que le Christ lui-même l'a dit : *Hoc est Corpus meum*¹⁶.

Pour Vieira, le Christ est « présent réellement » dans l'hostie consacrée, même s'il est invisible ou, plutôt, parce qu'il l'est. Du moins, on doit croire à sa présence précisément parce qu'elle est cachée (*encoberta*). Il y a donc chez Vieira toute une dialectique du voir et du croire, du manifeste et du caché, du visible et de l'invisible. Mais la croyance dans la réalité du *Hoc est corpus meum* est aussi la croyance dans la vérité de la parole du Christ. Cette phrase est performative.

Croire à l'eucharistie, c'est donc faire fi du témoignage des sens. Les sens seraient trompeurs. En réalité, Vieira ne tient pas de discours sur les sens opposés à la raison, mais sur le mauvais usage des sens. Et il demande aux hommes de mortifier leurs sens afin d'imiter le sacrifice du Christ sur la croix.

Le toucher qui guérit

Vieira est un héritier de la pensée d'Ignace de Loyola, qui demandait que l'on *exerce* tous ses sens, tout en privilégiant la vue (il fallait « ver o lugar »)¹⁷. Vieira, lui, ne demande pas d'exercer ses sens, mais la manière dont il expose en détail les souffrances du Christ sur la croix, une par une, sens par sens, est une façon de faire vivre et sentir au fidèle ces souffrances dans son corps tout entier. Le toucher occupe une place particulière puisque les coups reçus touchent et affectent le corps tout entier du Christ, y compris les veines, les nerfs, les os. Pour les douleurs liées à chacun des sens (vue, ouïe, goût, odorat), ce qui est décrit, c'est le contenu des choses qui les meurtrissent (blasphèmes, odeurs de pourri, amertume du vinaigre et du fiel, etc.), alors que pour le toucher, ce sont les différentes parties du corps affectées et meurtries (toutes sans exception) qui sont énumérées. Autrement dit, chaque sens est lié à un organe précis, seul le toucher affecte le corps tout entier. On retrouve ici la philosophie d'Aristote pour qui le toucher est le sens le plus commun et le plus universel. C'est le sens que possèdent tous les animaux et qui est vital. Ce sens « commun » est commun à tous les êtres vivants, et il est

universel aussi dans la mesure où la puissance tactile, à la différence des autres puissances sensorielles, ne se restreint pas à une partie déterminée du corps, mais s'étend au corps tout entier¹⁸.

Vieira explicite cette analyse lorsqu'il compare les miracles accomplis par le Christ à ceux accomplis par saint Antoine. Si tous deux guérissent par le toucher, c'est que le toucher est le sens thérapeutique par excellence. Et ce n'est pas par hasard : cela permet à tous les hommes d'être guéris, car la faculté de toucher est universelle, alors que si l'on guérissait en regardant Jésus, les aveugles ne pourraient guérir. De même, si c'était en l'écoutant, les sourds ne pourraient guérir :

C'est pour cela que le Christ n'a pas placé la santé dans la vue ni dans un autre des sens, mais dans le toucher, qui est le sens commun. [...]. Il a placé la santé dans le toucher, qui est le sens universel et de tous¹⁹.

Sens qui guérit, donc, le toucher. Comme l'écrit Derrida :

[...] tous les Évangiles présentent le corps christique non seulement comme un corps de lumière et de révélation, mais de façon non moins essentielle, comme un corps *touchant* autant que *touché*, comme une chair touchante-touchée. Entre vie et mort. Et si l'on se réfère au mot grec qui traduit ce toucher, qui est aussi un pouvoir divin, la manifestation du Dieu incarné, on peut tenir les Évangiles pour une *baptique générale*. Le salut sauve en touchant, et le sauveur, à savoir le touchant, est aussi touché : sauvé, sauf, indemne, touché par la grâce²⁰.

Mais c'est un sens ambivalent et ambigu. En effet, à un certain moment (*Sermão de Dia de Ramos*, vol. 4, p. 277), Vieira le définit comme *o mais vil e o mais delinquente que todos* (« le plus

vil et le plus délinquant de tous »), faisant ainsi sans doute référence à la sensualité et à la concupiscence qui, ayant beau être avant tout concupiscence du regard – comme l'écrivait saint Augustin –, s'étend à d'autres sens. Vieira, implicitement, rejoint le propos de saint Augustin : « Ce que nous apprendra l'un [des cinq sens] vaudra pour les autres»²¹.

Pourrait-on déduire de tout cela (la réalité de la présence du Christ, le Christ touchant/touché...) que la foi est un sixième sens ? Comme les cinq sens, elle s'oppose à la raison, comme eux, elle est un moyen de perception, mais de perception du sacré.

Et alors ce qui sauve, ce n'est pas le toucher, mais la foi qui signifie et qu'atteste ce toucher²².

ENDNOTES

*Inédito no Brasil, este artigo, revisto para a presente publicação, foi estampado no n.º 18 da revista transdisciplinar franco-portuguesa *Sigila* – da qual Florence Lévi é diretora –, no outono-inverno de 2006.

[Nota do Organizador]

¹« Même si la société occidentale est oculo-centriste, il serait peut-être temps d'effectuer une tentative de synthèse ; ... », in Alain Corbin, *Historien du sensible. Entretiens avec Gilles Heuré*, La Découverte, 2000, p. 61.

²« Sermão da Sexagésima » in *Sermões*, Porto, Lello ed., 1993, vol. 1, p. 84 : « Vai um pregador pregando a Paixão, chega ao pretório de Pilatos, conta como a Cristo O fizeram rei de zombaria, diz que tomaram uma púrpura e Lha puseram aos ombros, ouve aquilo o auditório muito atento.[...] Corre-se neste passo uma cortina, aparece a imagem do *Ecce Homo*, eis todos prostrados por terra, eis todos a bater nos peitos, eis as lágrimas, eis os gritos, eis os alaridos, eis as bofetadas, que é isto ? Que apareceu de novo nesta igreja ? Tudo o que descobriu aquela cortina, tinha já dito daquela coroa e daqueles espinhos, já tinha dito daquele ceptro e daquela

cana. Pois se isto então não fez abalo nenhum, como faz agora tanto ? Porque então era *Ecce Homo* ouvido, e agora é *Ecce Homo* visto : a relação do pregador entrava pelos ouvidos, a representação daquela figura entra pelos olhos. Sabem, padres pregadores, porque fazem pouco abalo os nossos sermões ? Porque não pregamos aos olhos, pregamos só aos ouvidos ». Les traductions en français des extraits des sermons de Vieira sont miennes.

³Ourique : le lieu (sud du Portugal) de la bataille contre les cinq rois Maures (1139), au cours de laquelle le roi du Portugal, Afonso Henriques, vit la croix du Christ et eut l'assurance qu'il vaincrait les Maures.

⁴« [...] e como Abraão conheceu certamente que Deus o havia de ver, e os olhos de Deus lhe haviam de fazer o teatro naquela grande acção, este foi o pensamento e o motivo com que se resolveu a sacrificar o filho. » (« Sermão da Quinta Terça-Feira da Quaresma »), in *Sermões*, ed. cit., vol. IV, p. 89.

⁵*De migratione Abrahami*, § 47, cité par Jean-Louis Chrétien in *L'Appel et la réponse*, p. 5.

⁶« Sermão das chagas de São Francisco », in *Sermões*, ed. cit., vol. 7, p. 746 : « Estava o monte Sinai ardendo em chamas: estava Moisés transportado em Deus, *facie ad faciem*: estava o mesmo Deus feito escultor imprimindo caracteres nas Tábuas da lei: e à vista de uma visão tão estupenda, saíram os sentidos humanos fora de sua esfera ; e viam os homens com os ouvidos, e ouviam com os olhos : *Populus autem videbat voces* ».

⁷Jean-Louis Chrétien, *op. cit.*, p. 51.

⁸Catherine Chalier, *Sagesse des sens. Le regard et l'écoute dans la tradition hébraïque*, Albin Michel, 1995, p. 148.

⁹« Sermão do Santíssimo Sacramento », in *Sermões*, ed. cit., vol. 4, p. 981: “Digo que o fastio do maná não estava no gosto, estava nos olhos. O que gostavam os Hebreus, era tudo quanto queriam: mas o que viam era somente maná. Maná ao jantar, maná à ceia, maná hoje, maná amanhã, sempre maná. E como toda a variedade era para o gosto, e para os olhos, não havia variedade, nem diferença, os olhos eram os que se enfatiavam.”

¹⁰« Sermão Terceiro do Rosário », in *Sermões*, ed. cit., vol. 10, p. 352 : “Eva ouviu, Maria ouviu: Eva ao Demónio, Maria ao Anjo: Eva recebeu na mente o engano, e no ventre o fruto maldito : Maria concebeu na mente a verdade, e no ventre o fruto bendito [...] assim como pelos ouvidos da primeira mulher entrou no mundo o veneno e a morte, assim pelos

ouvidos da segunda (e sem segunda) veio ao mesmo mundo o remédio e a vida”.

¹¹Cf. mon article sur les larmes du père Vieira, dans le n.º 12 de *Sigila*

¹²« Sermão Undécimo do seu Dia », in *Sermões*, ed. cit., vol. 13, p. 444 : “Assim como o Maná na boca do que o comia sabia ao que ele desejava, assim a voz de Xavier nos ouvidos do que o ouvia, soava ao que ele entendia”.

¹³Saint Augustin, *Confessions*, Livre X, chap. 35.

¹⁴À tel point qu’un chercheur brésilien, Alcir Pécora, a consacré un livre entier au « Teatro do sacramento ».

¹⁵Cf. Frank Lestringant, *Une sainte horreur ou le voyage en Eucharistie XVI^e-XVII^e siècle*, PUF, 1996.

¹⁶« Sermão da Primeira Sexta-Feira da Quaresma », in *Sermões*, ed. cit., vol. 1, p. 736 : « A vista diz que vê pão, o olfacto que cheira pão, o gosto que gosta pão, o tacto que apalpa pão, e até o ouvido quando se parte a hóstia, que ouve pão ; e eu rindo-me dos meus próprios sentidos e do testemunho conteste de todos os cinco, creio que ali não há substância de pão, e que a substância que debaixo daqueles acidentes se oculta, inteira e perfeita em qualquer parte mínima deles, é todo o corpo de Cristo. E porque creio firmissimamente tudo isto, que não vejo, nem sinto, contra o que parece que estou sentindo e vendo ? Porque o mesmo Cristo o disse: *Hoc est Corpus meum.* »

¹⁷« La composition sera de voir avec la vue de l’imagination le lieu matériel où se trouve la chose que je veux contempler », *Exercices Spirituels*, 1^{er} exercice, § 47.

¹⁸Aristote, *Traité de l’âme*.

¹⁹« Sermão de Santo António », in *Sermões*, ed. cit., vol. 7, p. 129 : “Por isso Cristo não pôs a saúde na vista, nem em outro sentido particular, senão no tacto, que é sentido comum. [...] Pôs a saúde no tacto, que é sentido universal e de todos. »

²⁰Derrida, *Le Toucher*, Jean-Luc Nancy, Galilée, 2000, p. 117.

²¹Saint Augustin, *La Trinité*, Livre XI, 1 : « Donc, l’homme extérieur, doté du sens corporel, perçoit les corps ; et ce sens, c’est facile à vérifier, est divisé en cinq : la vue, l’ouïe, l’odorat, le goût, le toucher. Mais ce serait trop long et inutile que de les interroger tous les cinq sur ce que nous cherchons : ce que nous apprendra l’un vaudra pour les autres. Aussi, utilisons-nous de préférence le témoignage des yeux ; en effet, ce sens

corporel est le meilleur et il est le plus proche de la vision de la pensée, malgré sa différence de genre. »

²²Derrida, *Le Toucher, Jean-Luc Nancy, op. cit.*, p.119.